LA
SŒUR MALVESIN
DIACONESSE
1806-1889

PAR

Mlle S. MONOD

Il lui dit: Suis-moi. Et lui, quittant tout, se leva et le suivit.
Luc. V. 27, 28.

PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
(Société anonyme)
33, RUE DE SEINE, 33
1893
Tous droits réservés.

LA SŒUR MALVESIN[1]

DIACONESSE

1806-1889

On parle beaucoup de la condition des femmes dans la société actuelle; les uns, non sans raison du reste, pour revendiquer pour elles certains droits; d'autres, moins nombreux peut-être, pour leur rappeler leurs devoirs, et les encourager par la pensée de leurs privilèges chrétiens.

Il y a cinquante ans ces questions s'agitaient déjà; et tandis qu'on discutait autour

[1] Publié à l'occasion du Jubilé de l'Institution des Diaconesses.

d'elles, bien des femmes chrétiennes, moins préoccupées de ce qu'elles pouvaient attendre des hommes que de ce que le Seigneur réclamait d'elles, trouvaient leur voie dans une activité humble et bénie pour elles-mêmes et pour leur prochain.

Telle fut celle dont nous voudrions rappeler brièvement le souvenir, et à l'initiative de laquelle, sous la direction de M. le pasteur Antoine Vermeil et avec le concours de M. le pasteur Louis Vallette, nous devons pour une grande part la fondation de l'Œuvre des Diaconesses évangéliques dans notre pays, la sœur Malvesin.

Quand l'heure de Dieu a sonné pour la création d'une œuvre, il suscite les ouvriers; et le plus faible n'est pas toujours le moins nécessaire.

Sa figure, douce et essentiellement féminine, conserve un charme particulier, entre ces deux types chrétiens si accentués et

si caractéristiques dans leur diversité. Mais cette douceur s'alliait à une fermeté de volonté considérable; et comme les deux serviteurs de Dieu que nous venons de nommer, elle était forte par sa foi, par sa charité, par sa persévérance dans le bien, par sa ténacité contre les obstacles.

Ce qui a contribué à rendre féconde l'activité de M^lle^ Malvesin, c'est qu'elle ne pensait pas à elle-même seulement dans son besoin de se dévouer. Son ambition était de frayer la voie à d'autres femmes, libres de leur temps et de leurs mouvements, désireuses comme elle de se dépenser pour le service du Seigneur, dans la personne des pauvres et des petits; mais retenues, comme elle l'avait été jusqu'alors elle-même, par la pensée de leur faiblesse ou de leur isolement. Quelle force au contraire ces femmes pourraient trouver à se réunir, à multiplier, en les

mettant en commun, leur activité, leurs expériences, leurs ressources de toute nature, l'élan de leur foi et de leur charité! Pourquoi cette idée de l'association, si féconde ailleurs, ne serait-elle pas appliquée avec fruit dans le domaine des intérêts religieux et pour le service des Églises évangéliques?

A cette pensée de la force de l'association venait s'ajouter celle de la nécessité d'une éducation professionnelle en vue de la pratique des œuvres de la charité. De là, la fondation d'une série d'établissements qui constitueraient une sorte d'école d'application. C'est ce double but que l'Institution des Diaconesses a toujours eu en vue.

En célébrant avec reconnaissance, il y a quelques mois, le cinquantième anniversaire de sa fondation, il était bien naturel de rappeler le souvenir de celle qui y avait tant travaillé. Si elle s'identifia, dès le

début, si complètement avec l'œuvre, tout en conservant sa personnalité bien définie, que sa vie, toute d'intérieur, offre par là même peu d'éléments pour une biographie proprement dite, quelques détails sur les temps qui précédèrent nous expliqueront peut-être la suite de sa carrière. Ils pourront, semble-t-il, être profitables à d'autres, pleines comme elle du désir de se donner, et auxquelles il ne manque, pour échapper à une vie fade et inutile, que de savoir comment mettre en œuvre des dons précieux qui se perdent trop souvent, faute d'occasion de se développer par un salutaire et bienfaisant exercice.

Marie-Françoise-Caroline Malvesin était née à Marseille le 27 août 1806. Elle habita Marseille jusqu'à l'âge de treize ans, où elle perdit sa mère, femme pieuse, qui

avait cherché de bonne heure à semer dans le cœur de ses enfants, trois fils et trois filles, les germes de la foi et de la piété. A cette époque, M. Malvesin, négociant en gros en denrées coloniales, était ruiné par suite du blocus continental et se retirait avec ses trois filles dans la Saintonge, où il avait quelques propriétés. Caroline fut élevée maternellement par sa sœur aînée, plus âgée qu'elle de plusieurs années.

Ses deux sœurs se marièrent successivement, et elle se consacra à son père jusqu'à la mort de ce dernier: elle avait alors dix-huit ans. Sa sœur aînée la reçut chez elle, et elle y passa une année environ, travaillant selon que l'occasion s'en présentait, pour n'être pas à charge aux siens, puis se plaça comme institutrice dans une famille de la Saintonge. Elle y resta sept ans et ne quitta cette

famille que pour aller partager avec sa seconde sœur, Mme Gérard, la direction d'un pensionnat de jeunes filles à Bordeaux.

Quoique n'ayant pas encore passé par une véritable conversion avant cette époque, Mlle Malvesin était cependant d'un caractère sérieux, religieux. Elle fut affermie dans ces bonnes dispositions par les relations amicales de sa famille avec le pasteur Vermeil, dont le ministère fidèle et dévoué devait laisser des fruits si durables dans l'Église de cette ville.

Dès son arrivée, Mme Gérard lui avait confié la direction morale et hygiénique de ses élèves, sans exiger d'elle beaucoup pour l'instruction proprement dite, malgré ses aptitudes à cet égard, acceptant même qu'elle passât une partie considérable de son temps à donner des leçons au dehors. Mais sa sœur sentait le prix de son influence sur la jeunesse, un peu indécise

cependant, comme l'étaient encore ses propres sentiments religieux, mais réelle et bienfaisante.

Mlle Malvesin était à Bordeaux depuis quelques années lorsqu'elle eut l'occasion d'entendre une prédication d'Adolphe Monod qui l'impressionna et la remua profondément. Sous le coup de cette émotion, elle adressa au prédicateur une lettre anonyme, lui exposant ses difficultés et demandant ses conseils. Il lui répondit par une lettre appuyée de nombreuses citations de l'Écriture sainte. Cette lettre, elle la lut à genoux, devant la Bible, en cherchant à mesure les passages indiqués. Elle continua ainsi à lire sa Bible à genoux, jusqu'à un jour où, raconta-t-elle, quelque chose d'étrange se passa en elle; un changement s'opéra dans son âme; la paix de Dieu qu'elle souhaitait et demandait avec ardeur remplit son cœur,

avec une joie et une force nouvelle, et à partir de ce jour cette assurance du pardon et de l'amour de Dieu ne l'abandonna jamais.

Dès lors, l'influence déjà salutaire qu'elle avait exercée jusque-là sur les jeunes filles au milieu desquelles elle vivait ne lui suffit plus : il lui fallait pour ses élèves ce qu'elle avait trouvé pour elle-même. Elle se mit à prier avec elles, les pressant de se donner au Seigneur. La première fois qu'elle voulut prier à haute voix, craignant de ne pouvoir surmonter son embarras, elle rédigea à l'avance une prière qu'elle se proposait de lire. Mais une fois à genoux, elle reconnut que cette prière écrite ne répondait plus à l'impulsion de son cœur; elle la laissa de côté et se mit à prier avec tout l'élan de sa foi. Le Seigneur bénit visiblement ses efforts; car bientôt après un véritable réveil se

produisait parmi les élèves, et Mlle Malvesin eut la joie profonde de voir ses deux nièces se convertir les toutes premières.

De tout temps elle avait ressenti une sympathie particulière pour les pauvres et les petits, et avait éprouvé le désir de se consacrer à eux. Tout enfant déjà, elle était comme poursuivie du désir de la bienfaisance. « Quand je serai riche, disait-elle, j'aurai une maison à beaucoup d'étages, » — et elle distribuait ces étages en imagination à des enfants à instruire, des malades, des pauvres, des vieillards à recueillir.

Ce désir, qui était comme un instinct de sa nature, prit en elle une force nouvelle au moment de sa conversion. Ce n'étaient plus ses moments perdus qu'elle voulait consacrer aux pauvres et aux affligés; c'était sa vie même. Elle s'y sentait vraiment appelée de Dieu, pensait que d'autres

pourraient l'être comme elle, et ne voyait pas dans notre Église de forme qui lui parût répondre au besoin de son cœur.

C'était le moment où le pasteur Vermeil, dont elle avait pu apprécier le ministère à Bordeaux, et avec lequel elle était intimement liée, venait de se transporter à Paris. De son côté, M. Vermeil était travaillé de la pensée de fonder une association de femmes chrétiennes, libres de devoirs de famille, qui pourraient se former par la pratique aux œuvres de la charité et s'employer au service des Églises évangéliques de notre pays. Aussi quand il écrivit à M^lle^ Malvesin pour l'engager à venir le rejoindre à Paris pour diriger cette œuvre qui n'avait pas encore reçu dans son esprit sa forme définitive, la trouva-t-il prête à répondre à son appel; tellement prête que la lettre par laquelle il lui demandait son concours se croisait

avec une lettre par laquelle Mlle Malvesin elle-même se mettait à sa disposition.

C'était en 1841; elle avait alors trente-cinq ans et était fort appréciée à Bordeaux, où elle s'était fait en peu d'années une situation sinon brillante du moins très honorable, et avec un avenir assuré. La pensée ne lui vint pas cependant de regretter ce qu'elle quittait, et elle partit pour Paris pleine de foi, d'une foi persuasive et communicative.

Arrivée à Paris, elle passa d'abord quelques mois auprès de M. et Mme Vermeil. Vers la fin de l'été, elle s'installa dans une petite maison voisine de la barrière Charenton, qui n'existe plus aujourd'hui. Le 6 novembre 1841 elle y recevait la première repentie, qui lui était confiée par le Comité de l'Œuvre des Prisons.

Dès le début de leur œuvre commune, M. Vermeil et Mlle Malvesin furent pleine-

ment d'accord sur le caractère à la fois large et franchement évangélique qu'ils voulaient lui donner. « Toute œuvre, avait écrit Mlle Malvesin, où se trouverait un esprit de parti, de coterie, de secte, de couleur autre que la grande couleur chrétienne répugnerait à mon âme, refroidirait mon zèle, paralyserait mes moyens d'action. »

Et quelques jours plus tard, comparant l'œuvre, telle qu'elle la représentait au milieu de sa lettre par une sorte de graphique ingénieux, à un arbre dont les racines s'enfonçaient dans le sol tandis que les branches s'élançaient fortes et multiples d'un tronc vigoureux, elle ajoutait : « Vous le voyez, le terrain qui nourrit l'arbre, c'est Christ ; la racine, c'est le comité organisateur ; le tronc, c'est la communauté ; la sève, c'est la charité ; la moelle, c'est l'obéissance ; l'écorce c'est l'humilité ; le feuillage, c'est l'édification ;

la fleur, c'est la persévérance ; les fruits ce sont les œuvres. La branche n° 1, *enseignement*, comprendrait salle d'asile, école, pension (un Montmirail perfectionné). La branche n° 2, *exhortation :* cours gratuits, écoles du dimanche générales, visites. La branche n° 3, *protection :* filles repenties, asile pour vieillards, asile momentané pour les jeunes filles sans places, ateliers de travail pour les ouvriers sans ouvrage. La branche n° 4, *soulagement :* hôpitaux. La branche n° 5, *appui :* demeure pour ceux qui n'ont pas assez de revenus pour vivre seuls. Toutes les branches pourraient ne pas pousser à la fois, mais seulement à mesure que le tronc se fortifierait. Je crois que pour qu'il soit en état de donner des branches pleines de vie, il lui faut un an d'existence préparatoire....»

Si nous reproduisons ces lignes, c'est

pour montrer combien la charité de Mlle Malvesin était à la fois large et prévoyante. Rappelons-nous qu'elle les écrivait il y a plus de cinquante ans, dans un temps où la plupart des œuvres qu'elle rêvait d'établir n'existaient même pas dans nos Églises, où la charité était encore si peu organisée.

Et M. Vermeil lui répondait : « Je viens à vous aujourd'hui calme, mais résolu, profondément convaincu de l'appel que Dieu vous adresse. Je viens vous dire: Dieu le veut! venez, entrez dans la voie que le Seigneur vous ouvre. Il y a pour vous et pour moi une grande œuvre à faire, et nous sommes poussés du ciel même à la tenter. J'y dois mettre mon influence pastorale, car j'y vois un germe fécond pour avancer le règne de Dieu et le salut des âmes; j'y vois une grande bénédiction pour mon âme et pour mon

ministère. Et vous, c'est, ce me semble, une vocation d'en haut qui vous est adressée... Venez vous dévouer au service de Celui qui, dans cette semaine même, est mort pour vous aussi ; venez moraliser les âmes, recevoir les malheureux, instruire les enfants, relever les pécheurs désolés, soigner les malades : toutes ces œuvres vous attendent, et aussi celle-ci, que je poursuis, celle d'introduire dans notre pauvre Église l'élément du renoncement et de l'obéissance, que nous n'avons pas... »

Ces quelques lignes du fondateur et de sa première collaboratrice ne suffisent-elles pas à rappeler les principes sur lesquels a été fondée cette Œuvre ; principes qui, grâce à Dieu, d'abord, et à la persévérante charité de ceux auxquels il l'a confiée dans la suite, n'ont pas cessé d'en faire la vie et la force.

Ce n'est pas ici le lieu de présenter un historique de l'Œuvre des Diaconesses. Remarquons cependant que, dès ses débuts, le pasteur Vermeil et la sœur Malvesin furent très efficacement secondés par Mme Vermeil. Pendant les premières années, le Conseil de direction se composa de M. et Mme Vermeil, Mlle Malvesin, Mme Jules Mallet et Mme Matter. Au bout de quatre ans seulement il s'adjoignit Mme Bartholdi-Walther et Mlle Temminck.

Un peu d'enthousiasme n'était pas de trop pour vaincre toutes les difficultés qui attendaient les fondateurs au début. Difficultés matérielles, tout d'abord; mais celles-là furent les plus facilement surmontées. M. Vermeil était un homme d'action prompte et énergique, qui ne craignait pas de se compromettre lui-même pour entraîner les autres, lorsqu'il se voyait en présence d'une œuvre néces-

saire ou d'une occasion à ne pas laisser échapper. C'est ainsi qu'il décida presque d'une heure à l'autre l'acquisition de l'immeuble de la rue de Reuilly, pour ne pas le voir passer en d'autres mains.

Des difficultés plus sérieuses furent suscitées par des chrétiens qui prétendaient voir dans l'œuvre projetée un retour aux formes conventuelles, avec oppression des consciences, vœux de célibat, etc. Rien n'était cependant plus éloigné de l'esprit des pieux fondateurs, tous deux huguenots par la naissance et par la foi, ni de ceux qui dès le début s'associèrent à leurs charitables efforts. Les faits se chargèrent de justifier l'Œuvre nouvelle; peu à peu ces attaques ou ces insinuations malveillantes cessèrent, ou ne furent plus renouvelées que de temps à autre par quelque esprit chagrin ou injuste. Mais qui dira le temps perdu, de part et d'autre,

dans ces discussions stériles, et les préventions semées, dont il reste toujours quelque chose !

Combien il serait plus bienfaisant de savoir respecter et au besoin défendre les œuvres les uns des autres, là où l'on sait que l'intention est bonne et louable. Le mal revêt les formes les plus variées : n'admettrons-nous pas que le bien sache lui opposer aussi des activités diverses et multiples, et que chacun — à la réserve de la charité — doit et peut agir « selon qu'il est pleinement persuadé en son esprit? » « Pour n'avoir pas une même fonction, les « membres ne sont-ils pas tous du même « corps? Si tout le corps était œil, où serait « l'ouïe? S'il était tout ouïe, où serait « l'odorat? »

Mais ce n'étaient là encore que des difficultés extérieures. Il y en avait d'autres d'un caractère intérieur et permanent, en

quelque sorte, tenant à la nature même de l'Œuvre, ou plutôt à la faiblesse et à l'infirmité humaine, et résultant du fait même de l'association, c'est-à-dire de la réunion de caractères différents: diversités d'âge, de position, de tempérament, d'origine, de culture intellectuelle, de développement religieux. Fondre toutes ces diversités dans le service unique de la charité, imprimer une direction générale à ces activités variées, tout en respectant l'individualité et en cherchant à la conserver et à la développer pour le bien commun — c'était là, outre tout le reste, et même avant tout le reste, la tâche quotidienne de la Directrice de l'Œuvre nouvelle.

En effet, il n'appartient pas à l'homme de briser la volonté; nous ne pouvons faire cela même pour la nôtre — et combien moins pour celle d'autrui! Mais chercher à faire sentir à chaque nouveau

membre de l'association qui se présentait, sa part de responsabilité personnelle dans l'œuvre commune, voilà ce qu'il fallait faire chaque jour. Œuvre intéressante au plus haut degré, et nullement ingrate, comme on pourrait le penser, à ne la considérer que d'une manière superficielle, mais à la condition d'être envisagée de très haut, et avec une vraie largeur d'esprit.

La sœur Malvesin a toujours compris cela. Elle prêchait d'exemple, en fait de renoncement, avant de prêcher de parole; et c'est là ce qui lui donnait une véritable autorité.

Sa tâche matérielle était considérable aussi. Pendant des années, elle dut tout diriger elle-même. On lui reprochait de ne pas savoir assez se faire seconder; et peut-être y avait-il quelque chose de fondé dans ce reproche. D'autre part elle écri-

vait: « Jamais, dans aucun devoir matériel je n'ai senti dépérir mon âme. Ne devons-nous pas faire toutes choses pour plaire au Seigneur et pour lui obéir? Quand on vit avec Lui dans les petites comme dans les grandes choses, quand on s'applique à vivre dans la foi, dans la charité, on ne saurait devenir un sarment stérile. »

Certes chacun peut avoir, et chacun a ses imperfections. Mais ne devons-nous pas honorer une femme qui, à partir du moment où l'appel du Seigneur a retenti dans son cœur, s'est consacrée à son service avec toutes ses forces, toute son intelligence, tout son dévouement, sans avoir jamais eu une pensée de retour ou de regret?

Elle a eu une influence considérable dans les œuvres diverses auxquelles elle a travaillé avant d'y initier les autres, et a

exercé cette influence d'une manière remarquable sur toute une génération de diaconesses. Et si l'on demandait à celles qui l'ont le plus connue quel était le trait dominant de son caractère, pas une n'hésiterait à dire que c'était la charité profonde, compatissante, dévouée, espérant tout, souffrant de tout le bien qui ne se faisait pas, et se laissant plutôt tromper que de soupçonner le mal.

C'était une femme de prière: on sentait qu'elle vivait dans la communion du Seigneur. Elle était trop absorbée par les soins multiples de sa charge pour donner tout ce qu'on aurait pu attendre d'elle, soit par la parole, soit par la plume: ses lettres étaient remarquables. Quelques courts extraits donneront une idée de sa foi et de sa piété.

5 novembre 1868.

« Vous recevrez probablement ces lignes le 6 novembre[1] : je ne veux pas passer ce jour sans m'entretenir avec vous de l'Œuvre bénie à laquelle le Seigneur nous a accordé le privilège de travailler. Œuvre de miséricorde et d'amour, soit que nous conduisions des enfants à Jésus afin qu'il les bénisse, soit que nous aidions la femme tombée à se relever, soit que nous portions le baume de la consolation et du soulagement sur les plaies du corps et de l'âme, soit que nous donnions du pain au pauvre. Oh! puissions-nous dire à Jésus comme Marie dans le jardin de Joseph d'Arimathée : *Mon Maître!* et ne marcher que par sa volonté! que la nôtre soit entièrement soumise à la sienne, mais joyeusement soumise. Son joug est aisé et

[1] Jour anniversaire de la fondation de l'Œuvre.

son fardeau léger dans la mesure où nous apprenons de Lui à être doux et humbles de cœur.

« J'étais bien triste il y a trente ans de ne voir aucune porte ouverte pour entrer au service du Seigneur. Aussi fus-je bien joyeuse lorsqu'il y a bientôt vingt-huit ans la porte de la Maison des diaconesses s'ouvrit pour moi et pour vous.

« Cette tristesse, vous ne l'avez pas connue, car le service était là, à vous attendre, et vous n'avez eu qu'à céder au besoin et à l'élan de votre cœur. Mais la joie, vous l'avez éprouvée. Oh! ne la perdez jamais! et si quelque ennemi venant du dedans ou du dehors vous l'avait ravie, recherchez-la à genoux, car Dieu aime celui qui donne gaiement, qui se donne d'abord, et tout avec soi. Puisque vous tenez la charrue, ne regardez pas en arrière. Semez, et vous récolterez, et

vous porterez vos gerbes avec joie. Priez aussi beaucoup, car il y a peu d'ouvrières dans la moisson..... »

12 septembre 1869.

« ..... Non, chère enfant, il ne faut pas faire comme Jonas, et le meilleur moyen pour qu'on ne puisse penser que vous cherchez toutes les épines, c'est de tellement abonder dans la charité qu'on ne puisse jamais supposer que vous y manquez. Il y aura toujours et partout des épines sur cette terre de péché; et c'est le continuel travail de l'amour chrétien de les envelopper, en attendant de pouvoir les arracher, de manière à ce qu'elles ne blessent ni ceux qui les portent, ni ceux qui pourraient s'y heurter. Long et douloureux travail, où nous échouons

si le Seigneur n'y met sa main avec la nôtre.....»

8 mai 1882.

«..... N'oublions jamais que le mot diaconesse veut dire servante, et soyons les vraies servantes de Celui qui pour nous s'est fait serviteur! et qui, à cause de la joie qui lui était proposée de nous sauver s'est rendu obéissant jusqu'à la mort, même jusqu'à la mort de la croix! N'oublions pas non plus qu'il veut que sa joie demeure en nous, et que, comme *sa joie* était de faire la volonté du Père en se donnant pour sauver les pécheurs, cette joie qu'il nous donne en héritage, c'est la joie de nous donner, de nous employer nous-mêmes pour notre prochain, particulièrement pour tous ces petits qu'il nous a légués.....»

Mlle Malvesin conserva la direction entière de la Maison pendant vingt-six ans. Avant ce terme, cependant, elle se sentait fatiguée, et aurait voulu se décharger de son fardeau. En 1862 elle avait espéré un moment pouvoir le faire d'une manière satisfaisante pour son cœur et pour sa conscience. Elle avait eu la joie de recevoir dans la Maison Mme Dunant-Widmer, femme d'une haute valeur, aussi distinguée par sa foi et son humilité que par ses capacités administratives. Dieu semblait l'avoir envoyée à la sœur Malvesin pour lui permettre de se décharger dans une grande mesure de la direction morale et matérielle de l'Œuvre, tout en continuant à y travailler elle-même selon ses forces.

Ce secours inespéré était arrivé au moment où la santé de M. Vermeil était profondément ébranlée, et où l'on se pré-

occupait vivement de trouver un pasteur et sa femme qui voulussent bien prendre la direction de l'Institution. Un séjour de dix-huit mois avait suffi d'une part pour attacher fortement Mme Dunant à l'Œuvre, de l'autre, pour lui gagner la confiance entière soit du Conseil de direction, soit des membres de l'Association. Par une dispensation mystérieuse de Dieu, elle fut rappelée d'une manière presque soudaine le 10 juin 1863. Ce fut un vrai deuil pour toute la Maison et une épreuve très sensible pour la foi de la sœur directrice.

Elle conserva donc ses fonctions jusqu'au 1er janvier 1868, où la fatigue, plus encore que l'âge, la contraignit de prendre d'une manière effective la retraite dont elle parlait depuis longtemps déjà.

« Je suis portée à croire que mon temps de service comme directrice de l'Œuvre est arrivé à son terme, écrivait-elle quelques mois avant au Conseil de direction. J'espère que cette pensée me vient de Dieu, et qu'en accomplissant cet acte, je ne suis pas ma propre volonté.....

« ..... Je bénis Dieu de m'avoir engagée à trente-cinq ans dans l'Œuvre des diaconesses. Elle a été, pour ma soif de servir Dieu, une source dans le désert de la terre; un aliment pour mon cœur et pour mon esprit, un emploi raisonnable des forces de mon corps. J'y ai employé vingt-six années dans la faiblesse et dans l'infirmité, mais aussi, grâce à Dieu, dans la foi, la paix et la persévérance. Que le Seigneur soit béni pour la manière si fidèle dont il a daigné m'assister jour après jour!

« En me séparant des membres du Conseil, qui me sont et me demeureront chers,

je prie pour qu'ils se donnent toujours davantage à Celui qui s'est donné pour eux, et qu'ils marchent avec fermeté dans la foi au Fils de Dieu qui nous a aimés et sauvés, et qui a daigné nous associer à son œuvre d'amour en nous disant : « En « vérité je vous dis qu'en tant que vous « avez fait ces choses à l'un de ces plus « petits de mes frères, vous me l'avez fait « à moi-même. »

« Que nos cœurs et nos vies le louent! »

Le Conseil ne pouvant faire remplacer Mlle Malvesin au moment fixé par elle, partagea le soin de la direction entre la sœur chargée de la Maison de santé, la sœur comptable, et la directrice de l'École préparatoire. Une commission exécutive de trois membres, nommée dans le sein du Conseil, se réunissait chaque semaine à la rue de Reuilly, et le pasteur Vallette

était toujours prêt à aider de ses conseils si sages et si prompts.

Les choses marchèrent ainsi près de deux ans avec une entière harmonie entre ces trois sœurs. Mais la nature même de l'Œuvre demandait une direction unique et responsable; et M^lle^ Malvesin, après avoir pu s'assurer de l'unanimité des suffrages des diaconesses, eut la satisfaction de pouvoir présenter elle-même au Conseil de direction celle que le Seigneur avait amenée dans la Maison quelque temps auparavant: sa nomination fut accueillie avec joie et sans arrière-pensée. Le changement se fit sans secousse, grâce à la confiance et à la délicate discrétion de celle qui se retirait, comme au tact et à la bonne grâce de celle qui prenait sa charge. Bien qu'ayant reçu des dons très différents, elles avaient en commun celui de la foi, de la charité et d'un entier désin-

téressement. Des rapports pleins d'égards et de confiance réciproque ne cessèrent de régner entre elles jusqu'à la fin.

A dire vrai, la sœur Malvesin laissait, avec la charge, de bonnes traditions dont elle avait l'instinct et le respect. Si c'est quelque chose dans une famille, c'est beaucoup aussi dans un établissement que de bonnes traditions : c'est une force réelle ; et cependant, il faut un certain courage pour les maintenir dans un temps où ce qui charme le plus c'est le changement, les expériences nouvelles. Mais il n'est pas toujours bon et bienfaisant de se hâter, pour suivre le mouvement général, de renouveler les formes qui ont donné de bons fruits.

Dès 1867, M^lle^ Malvesin s'était retirée à Fontainebleau, puis dans la localité voisine de Changis. Là, pour utiliser sa retraite,

avec le concours de deux diaconesses, et grâce à la libéralité de quelques amis dévoués, elle avait pu, en 1873, fonder une salle d'asile, puis en 1876, comme complément, une petite école, qui furent surtout pour la contrée un moyen d'évangélisation. Le hameau de Changis, entièrement déshérité jusque-là, se vit bientôt, par émulation, doté d'un groupe scolaire communal.

Dieu lui accorda une grande joie pendant son séjour à Changis. Un de ses frères avait dans sa jeunesse passé au catholicisme. Il revint dans un âge avancé à Paris, et Dieu lui fit retrouver la foi de son enfance. Tombé malade, il se déclara de nouveau protestant, et mourut en paix dans la Maison de santé de Neuilly.

Cependant l'âge commençait à lui peser, et elle finit par céder aux instances de ses amis en rentrant dans la Maison

des diaconesses. Elle y passa deux ans, entourée de soins affectueux et dévoués, priant beaucoup pour cette œuvre à laquelle elle avait consacré les meilleures années de sa vie.

Dieu lui épargna de longues souffrances; elle s'affaiblit graduellement et s'endormit au Seigneur, pleine de foi et d'espérance, dans la dernière heure de sa quatre-vingt-troisième année.

Le souvenir que nous laisse la sœur Malvesin est celui d'une chrétienne distinguée, dont la vie a été riche en bons fruits, joyeuse dans une entière consécration au Seigneur, forte de l'unité que lui assura la réponse fidèle à une vocation distincte et personnelle.

Que manque-t-il à d'autres pour la recevoir, cette vocation, bienfaisante par la clarté qu'elle répand dans une âme chré-

tienne ? N'est-ce pas souvent l'œil pour voir, l'oreille pour entendre, le cœur pour comprendre ? Oh ! que Dieu donne à nos Églises beaucoup de ces femmes à l'œil vigilant, à l'oreille tendue, au cœur simple et persévérant !